

Le mois de mai avait disparu sous la pluie, humide, crachotant, visqueux; bref! un mois de mai que l'on ne demandait déjà plus qu'à oublier tellement il avait porté peine aux hommes comme aux animaux.

Juin s'annonçait beaucoup plus rayonnant et la chaleur de l'après-midi avait durci les mottes de terre et lézardé les planches du jardin où Badie s'affairait à buter les haricots délaissés depuis de si nombreux jours. A petits coups délicats, il projetait son fossoir qui cassait, sarclait, égalisait. De temps en temps il se retournait et d'un geste doux et plein de tendresse pour cette terre qui, depuis si longtemps le nourrissait, il la retroussait aux endroits où ses sabots avaient laissé des traces. Les plants de haricots s'alignaient derrière lui comme des petits soldats à la parade. A chaque bout de

ligne, il se redressait et rejetait son béret sur la nuque d'un geste habituel, ouvrant le chemin de son front au revers de la main qui épongeait la sueur perlant entre les poils de ses sourcils roux. D'un geste sec du poignet, il projetait les gouttes qui s'écrasaient sur le sol, aussitôt pompées comme la rosée du matin.

Cette fois, la pause dura plus longtemps. Ses reins commençaient à peser et un vertige le prit. La chaleur, la fatigue, l'air vif de la fin du printemps le saoulaient comme une lampée de Sénéclauze bue au plus chaud du jour, après le pénible du travail.

Il aspira un grand coup, puis déboucla son ceinturon. Il fit aller d'avant en arrière son pantalon qui se mit à battre sur ses jambes comme un soufflet de forge. Un courant d'air s'établit. Il poussa un soupir d'aise.



De l'autre côté de la route, le cimetière de Corcieux s'endormait tout doucement. Le mur qui le ceinturait était hérissé de croix. A gauche, dans l'ombre qui descendait, la petite maison de Félicien Chapougnot faisait le gros dos en s'appuyant sur le mur comme un chat repu de lait vient se frotter aux jambes de son maître. Contigu à la maisonnette, l'atelier de sabotier où Badie passait le plus clair de son temps, s'assombrissait. La fenêtre de la cuisine était ouverte et, de temps en temps, il distinguait la silhouette de sa soeur Maria qui vaquait à ses occupations ménagères.

Dans le lointain, un chien aboya. Les machines de la scierie Aubry s'étaient arrêtées et le silence, troublé seulement par un meuglement profond, s'installa douillettement pour la nuit.

"Tiens! murmura Badie, la Pauline Beurlan n'a encore pas tiré sa vache. La peuhte bête, qu'est-ce qu'elle attend, à la laisser gueuler comme ça!"

Félicien Chapougnot, lui aussi, était dans son jardin, voisin de celui de Badie. Plus loin, c'était Néness Beaudoin qui restait ses mauvaises herbes et là-bas, dans les fonds, Narcisse Bémoli bassottait autour de son puits. Ils ne s'étaient pas donné le mot, mais chacun dans son coin sentait la nécessité de mettre de l'ordre à l'approche des grandes chaleurs.

Une haie séparait le jardin de Félicien de celui de Badie. Celui-ci entendait son compère qui s'acharnait sur une souche de pommier coupé l'hiver dernier. Des han! vigoureux punctuaient chaque coup de hache, et, de temps à autre, un "cré vingt dieux" sonore et rocailleux comme un pet, sublimait le travail du bûcheron.

Badie apercevait son chapeau mal vissé sur son crâne qui surnageait au-dessus de la haie comme un gros bouchon sur les vaguelettes de l'étang.

C'est à ce moment que l'attention de Badie fut attirée par un bruissement furtif qui semblait provenir de la touffe hirsute et odorante de reines-des-prés qui flanquait le mur du cimetière. Un soubresaut se déclara dans les grandes herbes puis ce fut au tour d'un bouquet d'orties de s'agiter de curieuse façon. L'oeil de Badie, par-dessus la charmille du jardin, se riva sur le mouvement qui dessinait un chemin ondulant. Il déposa précautionneusement le fer de son fossoir sur le sol, s'appuya des deux mains sur le manche, les pieds bien posés à plat, le béret sur les yeux, aminci vers l'avant en visière de casquette. Sa main descendit doucement vers une herbe folle, la cueillit sans même s'en apercevoir et la remonta vers sa bouche où il se mit à la mâcher d'un air intrigué.

Le mouvement des herbes recommençait. Trop important pour un rongeur! Trop furtif pour un chien! Alors? Un chat aux aguets?

Deux oreilles apparurent tout d'abord, puis un pelage fauve les suivit. Badie avait compris...Un capucin!...

Dans le geste involontaire du voltigeur de pointe qui aborde la zone dangereuse où se terre l'ennemi, il se tassa sur lui-même. De ses deux doigts en pince, il pencha un peu

plus son béret sur ses yeux et plia doucement les genoux afin que son regard arrivât au niveau de la haie de charmille. Son coeur se mit à battre. Il sentait la sueur glisser sur les ailes de son nez et, le long de son dos, sa chemise collait. Il essuya l'une après l'autre ses mains moites sur son pantalon de coutil.



Le lièvre était à quelques mètres maintenant. Il s'était tout à fait dégagé de la trochée de reines-des-prés qui lui servait de cachette et il s'était installé sur le bord du chemin désert à cette heure tardive. Son pelage roux étincelait dans les derniers rayons du soleil qui rasaient la crête de la montagne. Ses naseaux frémissaient et un tremblement agitait ses lèvres de haut en bas. Un brin d'herbe trop long, grignoté petit à petit, disparaissait à mesure que la tête dodelinait dans son mouvement de va-et-vient. Inquiet tout à coup, il se dressa sur ses pattes de derrière. Une oreille pointait vers le ciel, l'autre, horizontale, rasait son dos ébouriffé par les derniers souffles du soir. Il passa vivement une patte puis l'autre sur sa truffe humide comme s'il avait voulu mettre ainsi un terme à son repas.

Puis son attitude se figea. Seul son oeil glissait le long du mur où le sombre de la porte détachait un rectangle accueillant qui l'invitait au calme et à la fraîcheur.

Derrière sa haie, Félicien, inconscient de la présence du lièvre continuait d'ahaner et de jurer.

Rassuré, celui-ci s'ébroua, retomba sur ses quatre pattes, puis en quelques bonds vifs et gracieux, il fut au seuil du portail grand ouvert.

Badie restait médusé comme une mère de famille à

qui l'on vient d'apprendre que sa fille aînée a été surprise derrière un cabossé de foin avec le fils du voisin. Dans son émotion, sa bouche s'était ouverte et avait laissé tomber le brin d'herbe qu'il mâchonnait.

Des filets de sueur ruisselaient le long de son front, glissaient sur ses joues et s'insinuaient dans le baïllement de sa chemise mais il n'osait s'essuyer de peur qu'un geste ne rompît le charme qui le liait à l'animal et ne provoquât sa fuite irrémédiable. Son regard s'embuait, mais il gardait les yeux démesurément ouverts tant il avait crainte de perdre sa proie de vue.

Il l'encourageait de tout son être silencieux. Il le poussait vers la porte de tout le pouvoir de persuasion d'une volonté tendue à se rompre et ressemblait, ainsi immobile, à un homme préoccupé par ses intestins et désirant se soulager.

Il se surprit à murmurer: "Va, mon beau! va, mon fi! Te s'ras bien là-dedans! Personne ne t'mangeras! Mais va donc, que j'te dis!..."

Badie savait qu'il n'y avait qu'une porte au cimetière et que ses hauts murs formaient une prison bien plus efficace que les bras accueillants de la belle Irène, la patronne du bistrot des Deux Moineaux. Pourtant Dieu sait si celle-ci était habile!

Une dernière hésitation s'empara du rongeur. Sa tête allait d'avant en arrière comme s'il interrogeait le vent et comme si celui-ci lui donnait une réponse. Alors narguant avec insolence l'homme qui l'épiait et agitant le petit flocon gris qui lui servait de queue, il s'enfonça dans la fraîcheur de l'allée centrale.

Badie bondit au travers de la haie. Au passage une branche lui cingla le visage et il perdit un de ses sabots qui resta planté dans la terre du jardin. Il traversa la route en deux bonds et rabattit brutalement la porte de fer sur le chambranle qui frissonna de tout son long.

Il se mit à crier à pleine voix: "Maria! Maria! Félicien! Venez m'aider, j'ai attrapé un lièvre!..."

La tête effarée de Félicien surgit entre deux branches de la haie, de l'autre côté de la route. Il eut tôt fait de comprendre la situa-



tion en apercevant son compère qui lui faisait de grands gestes du bras, le dos collé à la porte du cimetière, une patte chaussée d'un sabot et l'autre d'une pantoufle noire. Empoignant une branche sur le tas de bois qu'il était en train d'élever, il se mit, lui aussi, à vociférer: "Maria! hé, Maria! ton frère a besoin de toi! hâte-toi!"

Maria Guiodat, la soeur de Badie, apparut sur le seuil de sa cuisine. Elle s'essuyait encore les mains dans son tablier, surprise par les appels véhéments des deux hommes.

C'était une petite personne vive comme un grillon. Ses cheveux gris étaient relevés sur le sommet de sa tête, comme le sont encore ceux de toutes les Vosgiennes de son âge. Ses yeux perçants, dans un petit visage mince, la faisaient ressembler à une souris, dont elle avait aussi le trotinement feutré.

Elle lâcha son torchon au spectacle des deux hommes qui faisaient irruption dans le champ de son regard. Son frère était aplati comme une galette sur la porte close, la retenant comme s'il luttait contre une escouade de Prussiens désireux de pénétrer dans un bistrot français. Son béret de feutre noir était complètement tombé sur ses yeux. Sa veste paysanne, ouverte par le geste des bras crucifiés, laissait voir des bretelles faisant double usage avec le ceinturon et soutenant un pantalon qui ne demandait qu'à s'enfuir. Et le chausson!... Le chausson qu'elle n'avait pas eu le temps de ravauder laissait passer le gros doigt de pied et son ongle qui saillait comme un sourcil en colère au-dessus de l'oeil rond du trou.

Félicien, lui, semblait disloqué, le bras droit en avant, prolongé par la branche de pommier qu'il n'avait pas lâchée. Il était fendu dans une position de grand écart et sa bouche qui venait de crier était encore ouverte sous sa moustache hérissée.

La scène s'anima brusquement et les trois personnages se retrouvèrent du même côté de la route, pareils aux Pieds Nickelés préparant un mauvais coup.



La décision fut vite prise.

Plébiscité général en chef de la manoeuvre, Badie, que l'importance de la trouvaille avait gonflé d'orgueil et au fond duquel s'était révélée un âme de chef, donna ses ordres:

"Toi, Maria! Te vas entrer en douceur et nous rabattre la bête par ici. Moi et Félicien, on s'ra aux aguets et on lui donnera un bon coup sur la gueule. Ça peut pas lui faire de tort, vu qu'i' s'ra aussi bien dans notre casserole que dans sa peau. Te sauras bien, Félicien! Dimanche prochain, t'es invité à manger le lièvre. Te sais comment Maria sait faire le civet. Te t'appelles la fois-là qu'on était parti aux champignons et pis qu'on s'était perdu entre la Houssière et Vanémont? Quand on est revenu, on avait tellement faim qu'on aurait mangé un vieux de l'hospice avec ses galoches! Te t'souviens qu'Maria nous avait fait un civet avec des p'tites patates rissolées dans le lard et que le vieux Basile n'arrêtait pas de mettre le nez à la fenêtre pasque la bise lui portait les odeurs...Te t'souviens?..."

Les trois complices souriaient béatement. Leurs faces étaient éclairées de plaisir et la sueur qui couvrait les deux hommes ajoutait encore à la mobilité des rides de leurs visages. Bras ballants, ils savouraient des souvenirs vieux de trois ans. Leurs poitrines se soulevaient en choeur.

Brusquement, comme un ballet bien réglé, ils se ressaisirent en même temps. Trêve de rêverie, c'était le moment de l'action!

Badie ouvrit la porte précautionneusement, avec parcimonie. Maria se faufila et commença à fureter. Le crépuscule descendait et plaquait les ombres longues des croix sur le sable des allées. Elle avançait de son pas de souris, s'arrêtait, repartait, trottnait, cherchait...

A mesure qu'elle croisait les allées perpendiculaires, ses yeux sautaient de droite à gauche, glissaient sur les pierres tombales, scrutaient les coins d'ombre, traquaient le moindre mouvement d'herbe qui aurait pu laisser deviner une présence. Mais la quête était longue et les deux hommes s'impatientaient. Ils s'étaient placés de chaque côté de la porte entrebâillée. Badie tenait son fossier à l'envers, un peu



au-dessus du fer, car il ne fallait pas abîmer la peau de l'animal. Il le cramponnait à deux mains pour mieux assurer son coup, l'extrémité du manche légèrement dirigé vers le haut, dans le geste instinctif et insoupçonné du samouraï attendant le flot des ennemis qui va déferler vers lui. La tenue vestimentaire n'y était pas mais la posture altière et le masque raidi étaient impressionnants d'héroïsme. Le béret complètement rejeté en arrière recouvrait le haut de son crâne comme une calotte. Sa veste, fendue dans le dos, et dont les pans retombaient, laissait passer des fesses pointues qui s'écarquillaient.



Félicien, lui, était placé du côté de la porte d'où il ne pouvait voir le cimetière. Il tendait le cou, la tête toute déjetée sur le côté, les yeux exorbités. Dans la ligne de son regard, le gros orteil de Badie jaillissait effrontément de son chausson troué.

L'ongle carré, ainsi que de petits poils blancs frissons l'impressionnaient au point qu'il ne pouvait s'empêcher de les détailler l'un après l'autre. Il trouvait cela monstrueux. En d'autres circonstances, Félicien, qui avait gardé l'esprit vif malgré ses soixante-douze ans bien sonnés, aurait été capable de prendre intérêt à tout ce que la scène et la posture avaient de burlesque et d'imprévu. Mais cette fois-ci l'heure n'était pas à la rigolade et les sentiments qui l'animaient ne lui permettaient pas de fixer son esprit sur autre chose que l'apparition souhaitée de l'animal.

Il brandissait son bâton de pommier comme un sabre de cavalerie et la feuille qui tenait encore au bout ressemblait à l'étendard d'une victoire qui se préparait imminente et décisive.

\* \* \*

Les ombres s'étaient encore agrandies et les deux hommes commençaient à sentir l'inquiétude les pénétrer. Que faisait Maria? Il fallait que cette affaire fût réglée avant la nuit, sinon la fête qui s'annonçait pour dimanche allait s'envoler comme un fumet se disperse à la brise. Le cimetière était petit et bien entretenu. Aucun endroit ne pouvait offrir de refuge au civet. Il fallait prendre patience. Il serait bien obligé de sortir par là où il était entré.

Un frôlement vint alors frapper leurs oreilles, suivi d'un autre, un crissement de sable... le choc d'une branche tapant à petits coups sur le sol.

Maligne comme une fouine, Maria devait sans doute avancer avec prudence derrière l'animal et le diriger à l'aide d'un rameau de feuillage vers le piège prêt à se refermer.

Les deux lascars se regardèrent l'espace d'un instant et Félicien cligna de l'oeil en direction de son compère. Ils s'étaient compris. Les matraques s'alourdissant au bout des bras qui devenaient gourds, se redressèrent légèrement.

Et brusquement ce fut le dénouement...

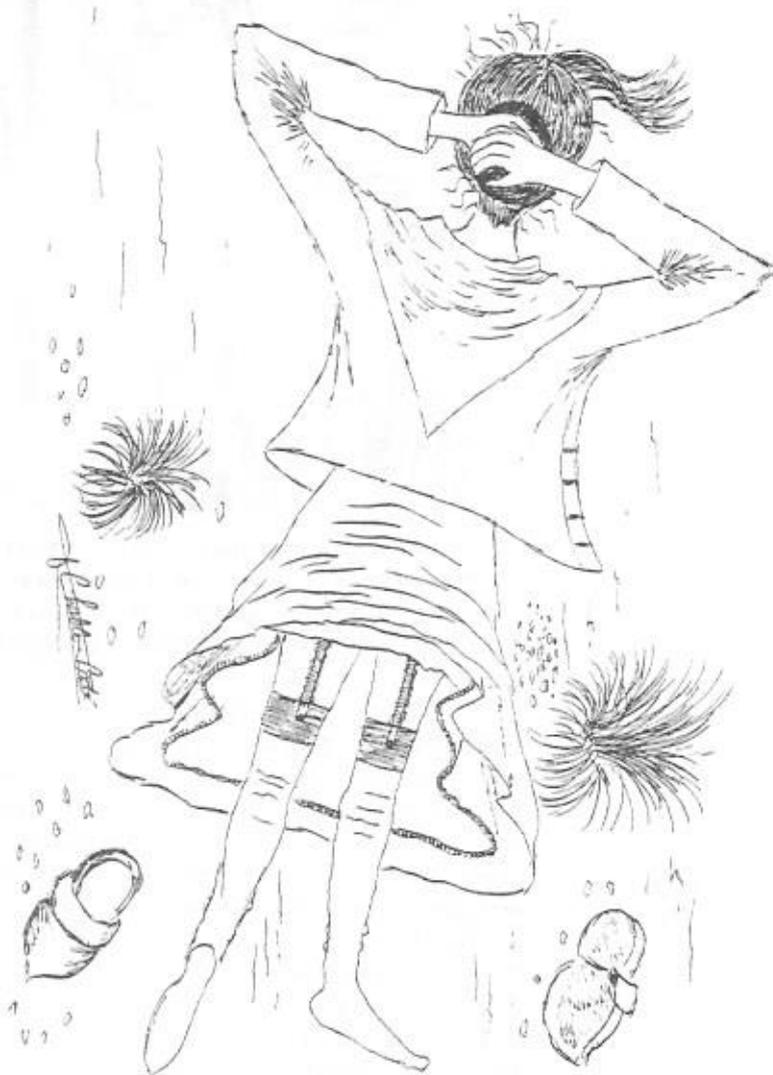
Un bruit plus fort que les autres résonna juste derrière la porte. Félicien tira brusquement le battant vers lui. Les deux matraques s'abattirent en même temps, et, dans un grand cri... Maria s'effondra aux pieds des deux hommes triomphants.

La stupeur et la consternation s'emparèrent d'eux. Ils ne comprenaient plus! Mais que se passait-il?

Le premier instant d'égarément passé, ils reprirent possession de leurs sens, jetèrent leurs armes inutiles et se précipitèrent au secours de la pauvre vieille qui gisait à plat ventre dans le large de la porte.

Sa robe relevée sur ses jambes laissait voir des jarretelles noires qui tranchaient sur le blanc grisâtre des cuisses. Elle n'avait pas perdu connaissance et se tenait la tête à deux mains. Un filet de sang teintait ses doigts en coupe sur son chignon.

Un gargouillis sortit de sa bouche et les deux hommes qui s'étaient penchés vers elle, essayant de la remettre sur pieds, entendirent des paroles confuses qui se bouscuaient dans un flot d'imprécations.



Cela commençait par des ouille! ouille! mêlés à des bribes de phrases parmi les quelles Badie et Félicien osaient à peine comprendre des expressions où revenaient les mots de grands couillons et de vieux saouçons.

A mesure que Maria reprenait ses esprits, elle retenait de moins en moins sa rage et c'était surtout à son frère qu'elle s'en prenait à présent:

"Grand sayot! Ivrogne! Peuthe bête! t'es bien comme ton père, aussi haltata que lui! Sainte-Vierge, qu'est ce que j'ai fait au Bon Dieu pour avoir un frère aussi bête? Te n'seras donc jamais capable de mettre les pieds l'un devant l'autre sans faire de tort à quelqu'un..."

A mesure que le flot se déversait, Badie se faisait plus petit et courbait le dos sous l'orage. Il essaya de calmer sa soeur en la soulevant par un bras: "Aïe! Maria, aïe! C'est pas de ma faute..."

Diplomatiquement, Félicien avait ramassé les matraques qui ne servaient plus et, à petits pas pressés, se hâtait vers sa maison où il s'engouffra sans jeter un regard en arrière, laissant le frère et la soeur continuer la querelle en se dirigeant vers leur logis. Par la force des choses, les mots finirent par s'user à mesure que la colère de Maria se calmait en même temps que la douleur.

Badie put enfin se rendre utile et regarder de près la plaie qui couronnait la tête de Maria, lui faisant une crête rouge où des cheveux étaient collés.

Le lendemain, il demanda au médecin de Corcieux de venir visiter sa soeur et celui-ci put rassurer les deux vieux sur la gravité de la blessure.

Maria garda rancune à son frère pendant plusieurs semaines et, encore maintenant, celui-ci évite de parler de lièvre ou de civet en sa présence afin de ne pas provoquer l'ironie de sa soeur qui n'en rate pas une pour le mettre dans une situation difficile au moindre rappel de l'aventure:

"Si vous avez besoin d'un lièvre pour la Toussaint, demandez-donc à mon grand sotré de frère. Y en a pas un comme lui pour les attraper au moment où ils sortent par la porte du cimetière!"

Gerard CADE